

Zola

L'Argent

Présentation
par Christophe Reffait



Extrait de la publication

L'Argent

Christophe Reffait, ancien élève de l'École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud et diplômé de l'ESSEC (École supérieure des sciences économiques et commerciales) est maître de conférences en littérature française à l'université de Picardie Jules Verne. Auteur d'une thèse sur *La Bourse dans le roman du second XIX^e siècle* (Honoré Champion, 2007), il a également préfacé, dans la collection GF-Flammarion, *La Bête humaine* de Zola.

ZOLA



L'Argent



PRÉSENTATION

NOTES

DOSSIER

CHOIX D'ILLUSTRATIONS

LEXIQUE DES TERMES FINANCIERS

CHRONOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

par Christophe Reffait

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2473-5

Extrait de la publication

Présentation

La Bourse, on n'y comprend rien. Zola se promet de le dire d'emblée : « Il faut que je mette cela au premier chapitre, la Bourse au milieu de Paris comme une caverne mystérieuse et béante, où se passent des choses auxquelles personne ne comprend rien¹. » Car pour le romancier et bon nombre de ses contemporains, la Bourse se caractérise d'abord par cette opacité technique : « On sait qu'on peut y gagner en une heure des millions, que les rois de l'argent peuvent y changer d'un mot la fortune des États ; mais par quels moyens ? C'est ce qu'on ignore. » Ses amis écrivains peuvent-ils éclairer Zola sur ce point ? Pas vraiment : « Ce que Du Camp me disait : il n'y a rien compris. » Maupassant peut-être ? « J'avoue qu'il y a dans ces mots : *affaires de Bourse, spéculation*, un mystère impénétrable pour mon esprit² », déclarait celui-ci quelque temps auparavant. Qui pourrait expliquer clairement à quoi sert la spéculation et en quoi consistent les opérations boursières ? Zola, lorsqu'il prépare *L'Argent*, rencontre plusieurs professionnels et habitués du palais Brongniart, dont un lui confirme « l'ignorance absolue où l'on est en France des opérations de Bourse³ ». Décidément, dans le livre qu'il projette, il faudra « bien dire que le cerveau français répugne

1. Pour cette citation et les suivantes, voir les « Notes Massias » (conversation avec un remisier), dossier préparatoire de *L'Argent*, BnF, Ms. NAF 10269, f^{os} 104-105. 2. « À qui la faute ? », *Le Gaulois*, 25 janvier 1882. Voir le Dossier, p. 530 sq. 3. « Notes Massias », f^o103.

à cela, à l'abstrait, aux chiffres, au compliqué des opérations¹ ». Et le premier chapitre du roman s'achève précisément sur cette image de la Bourse devant laquelle il n'est pas possible de passer « sans tourner la tête, dans le désir et la crainte de ce qui se fai[t] là, ce mystère des opérations financières, d'autant plus attirant pour les cervelles françaises, que très peu d'entre elles le pénètrent » (p. 60).

Ainsi, le projet de roman auquel s'attelle Zola en mars-avril 1890 soulève d'emblée un triple problème : technique, moral, idéologique. Le premier est le plus évident : lorsqu'il aborde la question boursière, le romancier mesure que le XIX^e siècle a prononcé une sorte de divorce des savoirs. Les sciences et techniques se sont approfondies, les hommes se sont spécialisés, et voilà que certaines sphères de leur activité peuvent dorénavant apparaître inintelligibles à autrui. Le problème que pose la Bourse est aussi moral, puisqu'elle apparaît tentatrice : on sent « le désir, le rut autour » de cette « caverne », écrit Zola. Tout homme qui passe devant le palais Brongniart se demande : « Pourquoi ne m'y enrichirais-je pas² ? » Qu'est-ce que la tentation ? Un désir contrecarré par un interdit. Mais si cet interdit relève du pur et simple préjugé, il y a là un vice de civilisation que le roman, tel que l'entend Zola, ne peut tolérer et doit interroger d'urgence. Troisième problème : peut-on sans ciller accepter l'idée que la Bourse est faite et comprise par des hommes « à part » et que le « cerveau français » répugne aux opérations boursières ? Par opposition à quel cerveau ? Pour le boursier anonyme dont Zola recueille les confidences et dont les idées se trouveront incarnées par le personnage de Massias, ces autres cerveaux qui comprennent la Bourse et peuvent fructifier sur l'ignorance française sont tout désignés : « C'est un métier de Juif, il y faut une construction particulière de la cervelle, des

1. *Ibid.*, f^o 105. 2. *Ibid.*, f^o 105 pour cette citation et les suivantes.

aptitudes de race¹. » Le sujet qu'aborde le romancier le confronte ainsi d'emblée à l'antisémitisme financier du XIX^e siècle². Zola, estimant que « cette question des Juifs [...] rapetisse tout³ », est toutefois décidé à la dépasser. Les trois problèmes énumérés ici se ramènent finalement à deux : hermétisme et préjugé.

L'ARGENT DANS L'ŒUVRE DE ZOLA

A priori, ce n'est pas pour inquiéter un romancier qui a déjà dix-sept volumes des *Rougon-Macquart* derrière lui. Zola est en effet près d'achever l'« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire » qu'il a entamée vingt ans auparavant (*La Fortune des Rougon*, 1871), et qui doit comprendre vingt volumes. Le roman sur la Bourse, qu'il commence à préparer tout de suite après la publication de *La Bête humaine* (1890), sera suivi d'une part du roman sur Sedan et la Commune, qui fera office de conclusion historique de la série (*La Débâcle*, 1892), d'autre part du roman sur l'hérédité, qui vaudra conclusion théorique de la saga des Rougon et des Macquart (*Le Docteur Pascal*, 1893). *L'Argent*, dix-huitième volume de l'histoire de cette famille, apparaît donc comme la dernière monographie de milieu, après les romans sur les ouvriers (*L'Assommoir*, 1877 ; *Germinal*, 1885), sur la bourgeoisie (*Pot-Bouille*, 1882) ou encore sur les paysans (*La Terre*, 1887).

Décrire un milieu entre dans la définition du naturalisme tel que l'entend Zola. Emboîtant le pas aux frères Goncourt, qui avaient théorisé dans les années 1860 la nécessité de fonder le roman sur des faits vrais et des

1. *Ibid.*, p° 103. 2. Quelques années avant l'affaire Dreyfus, en effet, la Bourse est au centre du discours qu'on tient sur les Juifs. Voir Marc Angenot, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social*, Presses universitaires de Vincennes, 1989. 3. Ébauche, dossier préparatoire de *L'Argent*, BnF, Ms. NAF 10268, p° 381.

« documents humains », Zola a systématisé une démarche d'enquête qui consiste à reconnaître son terrain romanesque à la manière d'un ethnologue. Il a déjà montré à ses lecteurs les Halles (*Le Ventre de Paris*, 1873) et les grands magasins (*Au Bonheur des Dames*, 1883). Il a déjà démonté devant son public un puits de mine et une locomotive. Il a déjà amalgamé au texte de *L'Assommoir* l'argot du quartier de la Goutte-d'Or, et devrait pouvoir faire de même avec l'idiolecte des boursiers. Quant à affronter le préjugé, cela ne l'effraie pas : les succès de scandale de *L'Assommoir* et de *Nana* (1880), qui ont fait sa fortune et sa célébrité, ne sont que les dates les plus saillantes d'une activité romanesque qui est toujours partie du principe que montrer la vérité, toute la vérité, sans hypocrisie et sans atténuations, est par essence moral¹. Du reste, le chef-d'œuvre *Germinal*, qui a rallié au romancier toute une partie de la critique jusqu'alors demeurée hostile, a étendu son autorité. En 1890, Zola est depuis quelques années déjà le maître du naturalisme, et le naturalisme est hégémonique.

Le naturalisme est divisé, cependant, et Zola fatigué. À l'occasion de la parution de *La Terre*, trois ans auparavant, une poignée de jeunes romanciers s'est élevée par voie de presse contre le dévoiement du mouvement naturaliste par Zola, accusé de méconnaître les sciences dont il se réclame et surtout de privilégier l'ordure et l'obscénité². Edmond de Goncourt, qui a fini par prendre ombrage de l'impressionnant succès de son ancien disciple, regarde cette fronde avec bienveillance. De son côté, Zola se sent lui-même las de sa « terrible série » et aspire à se renouveler. Les cycles des *Trois Villes* (1894-1898) et des *Quatre Évangiles* (1899-1902), qui composeront ce que la critique du XX^e siècle a appelé le

1. Voir, parmi bien d'autres, l'article « De la moralité dans la littérature », in *Documents littéraires* [1881], *Œuvres complètes*, t. XII, Tchou/Cercle du livre précieux, 1969, p. 489 *sq.* 2. Il s'agit du « Manifeste des Cinq », paru dans *Le Figaro* du 18 août 1887 et signé par Paul Bonnetain, Joseph Henry Rosny, Lucien Descaves, Gustave Guiches et Paul Margueritte.

« troisième Zola ¹ », semblent déjà en germe dans l'esprit du romancier sur le point d'achever *Les Rougon-Macquart*. D'ailleurs, le débat esthétique sur les suites à donner au naturalisme est général. La publication de *L'Argent* en volume, le 4 mars 1891, est contemporaine du lancement par le journaliste Jules Huret d'une vaste *Enquête sur l'évolution littéraire* : du 3 mars au 5 juillet paraissent dans *L'Écho de Paris* les interviews de soixante-quatre écrivains du moment. Toutes les familles du paysage littéraire, « Naturalistes », « Psychologues » et autres « Symbolistes », contribuent à cette enquête qui part du principe que le naturalisme touche à sa fin. Dans sa réponse à l'enquêteur, Zola donne la formule d'une esthétique d'avenir qu'il se propose aussitôt d'illustrer. Elle serait dégagée des « théories trop rigoureuses ² », et elle consentirait à « une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie ³ ». Le propos est vague. Il annonce aussi bien l'apparition d'une littérature inspirée du socialisme ⁴ que la fondation, quelques années plus tard, du mouvement naturiste ⁵ et l'évolution de Zola lui-même vers le genre utopique.

En somme, la préparation de *L'Argent* prend place à un moment tout à fait singulier de la carrière de Zola et de l'évolution du genre romanesque en France – moment où simultanément s'érode la formule de la monographie de milieu et où s'affirme un mouvement général vers le roman d'idées. On frise même le paradoxe : alors que l'infatigable descripteur et compilateur de savoirs ⁶ commence à se lasser de sa formule, il aborde le thème

1. Par opposition au premier Zola (celui des contes, romans et romans-feuilletons écrits de 1865 à 1869) et au deuxième Zola (auteur des *Rougon-Macquart*). 2. Manière de reconsidérer ses propres manifestes, parmi lesquels *Le Roman expérimental* (1880) a pu apparaître comme le plus dogmatique. 3. Voir le Dossier p. 510 *sq.* 4. C'est aussi ce qu'anticipe, entre autres, Octave Mirbeau dans l'enquête de Jules Huret. 5. Mouvement encouragé par Zola, et dont les protagonistes seront Saint-Georges de Bouhélier et Maurice Leblond. 6. Voir Philippe Hamon, « Un discours contraint », *Poétique* n° 16, 1973, repris in *Littérature et réalité*, Seuil, « Points Essais », 1982, p. 119-181.

techniquement le plus difficile de sa carrière. Fidèle à son habitude, Zola mène son enquête : « lecture des livres techniques, visites aux hommes compétents, notes prises sur les lieux à décrire¹ », et le dossier préparatoire de *L'Argent* se révèle l'un des plus volumineux des *Rougon-Macquart*. Mais l'auteur est confronté à des difficultés inédites, comme il l'avoue au critique étranger Jacques Van Santen Kolff, devenu au fil des ans le confident épistolaire de la genèse de ses romans :

Cette fois, j'ai eu seulement un peu plus de mal que les autres, parce que j'entrais dans un monde qui m'était totalement inconnu, et que rien, selon moi, n'est plus réfractaire à l'art que les questions d'argent, que cette matière financière, dans laquelle je suis plongé jusqu'au cou.

Dans ces confidences, tout concourt à faire de *L'Argent* un exemple *a fortiori* de la difficulté – mais aussi de la valeur – du roman naturaliste zolien : « Cette fois, le tour de force avec lequel je me bats est vraiment si dur, que j'en ai, certains jours, les reins cassés. » Finalement, le romancier a bien travaillé, nous disent les spécialistes d'histoire économique et financière ou les banquiers qui lisent *L'Argent* : il ne s'est trompé que sur d'infimes détails techniques². La question de l'hermétisme des affaires de Bourse a ainsi été dominée. Et le propos sur le « mystère des opérations financières » (p. 27), qui figure au seuil du roman, est justement censé être dépassé par le récit. Reste la question idéologique et morale, celle des préjugés sur la spéculation boursière. Dans la mesure où *L'Argent* s'inscrit au beau milieu de la réflexion de Zola et de ses contemporains sur le roman d'idées, on devine aisément que cette question trouvera aussi sa réponse.

1. Cette citation et les suivantes proviennent de la lettre à Jacques Van Santen Kolff du 12 septembre 1890. 2. Voir dans la bibliographie les travaux d'Alain Bouvier, Alain Plessis et Hélène Gomart.

GENÈSE ET SOURCES DU ROMAN

Dans la liste des dix romans à faire qu'il a remise en 1869 à son premier éditeur Lacroix, Zola ne mentionnait pas de roman de la Bourse. Il affirme toutefois en 1890 à Jacques Van Santen Kolff que « l'idée de ce roman n'est pas du tout récente » : « J'ai toujours réservé une case pour ce que j'appelais mon roman sur la Bourse¹. » Il est vrai qu'en préparant *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), roman politique consacré à la période autoritaire du second Empire, depuis sa proclamation en 1852 jusqu'à 1860 environ, Zola prévoyait d'aborder dans un autre volume la période de 1860 à 1870, marquée par les réformes libérales². Or ce projet de second roman politique des *Rougon-Macquart* a en effet fusionné avec le projet sur « la Bourse et les journaux » qui apparaît pour la première fois sous la plume du romancier en 1883-1884³. Date intéressante, dans la mesure où elle suit de peu le krach boursier de 1882, qui constitue la source principale de l'action de *L'Argent*. Cet aperçu de la tectonique des thèmes qui régit la vaste série des *Rougon-Macquart* fait du dix-huitième volume un roman triple, portant sur la Bourse, sur la vie politique à la fin du second Empire et sur les journaux⁴. De même, l'*opus* immédiatement précédent, *La Bête humaine*, était la combinaison complexe d'un roman sur le crime héréditaire, d'un roman

1. Lettre à Jacques Van Santen Kolff du 12 septembre 1890. 2. Voir l'Ébauche de *Son Excellence Eugène Rougon*, BnF, Ms. NAF 10291. Notons que l'intention de faire un « roman sur la débâcle » ou une « étude sur les journaux à la fin de l'Empire » est attestée dès 1872 : voir Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, éd. Henri Mitterrand, t. V, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 1780. 3. Dans une liste nouvelle de romans à faire. Voir BnF, Ms. NAF 10329, f° 299 (*Les Rougon-Macquart*, t. V, *op. cit.*, p. 1234). 4. Mais ce dernier thème, même s'il est cher à Zola qui fut aussi un grand journaliste, ne saurait être développé longuement après *Bel-Ami* (1885) de Maupassant.

sur la magistrature et d'un roman sur les chemins de fer. C'est peut-être un trait distinctif des volumes de la fin des *Rougon-Macquart* que de tresser ainsi plusieurs sujets, dans la mesure où Zola s'est *a priori* limité à vingt volumes mais où il lui reste plusieurs questions à aborder.

Lorsque Zola s'attelle à la préparation de son roman sur la Bourse, il hésite entre plusieurs affaires financières susceptibles de nourrir l'intrigue. Il lui faut en tout cas, comme il le déclare aux journalistes friands des confidences du « Maître » sur ses romans en préparation, « une affaire énorme, gigantesque, qui prenne un homme audacieux et le rende maître de la Bourse, du marché financier, en l'espace de quelques années¹ ». Car le problème majeur que pose un roman sur la spéculation boursière est le risque de sécheresse : « Il est très difficile de faire un roman sur l'argent, observe Zola. C'est froid, glacial, dénué d'intérêt². » La seconde difficulté est de ne pas faire d'anachronisme. Souci certes secondaire, dans la mesure où Zola a déjà maintes fois déplacé sous le second Empire des événements qui étaient plus proches du moment de la rédaction de ses romans – on gagne d'ailleurs à lire chaque volume des *Rougon-Macquart* comme un roman portant *aussi* sur son temps, *L'Argent* n'échappant pas à cette règle. Mais, naturalisme oblige, il faut s'inspirer pour *L'Argent* d'un événement financier survenu sous le second Empire, ou du moins, s'il est postérieur, adaptable à la chronologie des *Rougon-Macquart*. Zola, qui écrit au moment où se profile déjà le scandale de Panamá (1891-1893) et où vient d'éclater l'affaire dite « des Métaux », fait son choix parmi trois affaires un peu plus anciennes. En réalité, chacune d'elles informe le roman.

1. Entretien avec M. Fenouil paru dans le *Gil Blas* du 8 avril 1890. Voir *Les Rougon-Macquart*, t. V, *op. cit.*, p. 1236. 2. *Ibid.*

« L'affaire Mirès me semble indiquée », déclare d'abord le romancier aux journalistes au début du mois d'avril 1890. Jules Isaac Mirès (1809-1871) avait été un important financier du début du second Empire, dont les multiples entreprises, aussi bien dans les chemins de fer que dans les mines ou les ports, s'étaient soldées en 1861 par une ruine retentissante et une condamnation pour fraude et détournement. Mirès avait en outre été un acteur important du débat idéologique de l'époque sur la spéculation. Aux dramaturges et aux pamphlétaires qui fustigeaient la Bourse en 1856 et 1857, il répliquait dans *Le Constitutionnel* pour défendre le bien-fondé de la spéculation contre ce qu'il appelait la « réaction financière¹ ». À l'inverse, il se trouvait pris pour cible. Proudhon, dans son *Manuel du spéculateur à la Bourse* (1854, 1857)², avait dénoncé ses manœuvres à la tête de la Caisse nationale des chemins de fer et du journal associé. Le polygraphe Eugène de Mirecourt avait commis une biographie diffamatoire pour laquelle il s'était retrouvé en prison, d'où il avait *illico* écrit un pamphlet contre la Bourse³. Et plus de trente ans après, en 1890, Maxime Du Camp⁴ annonçait à Zola avoir encore des informations confidentielles à lui communiquer sur les aventures sexuelles de Mirès. Il y a donc là un personnage d'emblée romanesque, propre à corriger la sécheresse du sujet. Si Zola jugea en fin de compte que cette affaire n'était « pas intéressante⁵ », il n'en donna pas moins au

1. C'est-à-dire la pensée réactionnaire en matière financière. L'expression constitue aussi le titre de l'un des chapitres du plaidoyer qu'il écrivit en prison : *À mes juges : ma vie et mes affaires*, Baudilliat Imprimeur, 1861. 2. 1854 est la date de la première publication de ce *vade mecum* de la Bourse – en fait un véritable pamphlet –, et 1857 la date de la troisième édition, pour la première fois signée de Proudhon. 3. Eugène de Mirecourt, *La Bourse, ses abus et ses mystères*, Paris, 1858. 4. Écrivain, ancien compagnon de Flaubert lors de son voyage en Orient de 1849-1851, et auteur, dans les années 1880, d'intéressantes études sociologiques et historiques sur Paris. 5. « L'affaire Mirès m'avait séduit ; elle est vaste, considérable, étendue, mais elle n'est pas intéressante » (Entretien avec M. Fenouil, art. cité).

protagoniste de *L'Argent* certains traits de Jules Mirès. Le personnage d'Aristide Rougon, dit « Saccard », protagoniste du deuxième volume des *Rougon-Macquart* sur la spéculation foncière à l'époque d'Hausmann (*La Curée*, 1872)¹, reparaît certes en héros de *L'Argent* ; mais ici, Saccard, devenu le directeur officiel d'une banque audacieuse et l'inspirateur de journaux financiers louches, doublé d'un chaleureux avocat de l'agiotage, endosse bien un rôle à la Mirès. Et l'importance de la symbolique phallique dans ce discours romanesque sur la spéculation est alimentée par les indiscretions de Maxime Du Camp.

La faillite, en 1867, du Crédit mobilier des frères Jacob Émile et Isaac Pereire fournit un autre sujet, qui cette fois cadre parfaitement avec la chronologie envisagée. Importantes figures du second Empire, grands acteurs de l'industrialisation de la France, les frères Pereire ont en particulier incarné une conception nouvelle de la banque, qui ne consistait pas à prêter sur ses fonds propres, mais à assurer l'émission des titres nécessaires au financement des plus vastes entreprises industrielles – ce qui était plus risqué, puisque cela supposait de placer les actions auprès du public et impliquait force réclame et jeux de Bourse. Pour le romancier, en outre, il y avait là un sujet proprement épique, dans la mesure où les frères Pereire s'étaient opposés sur le marché boursier à leur ancien patron James de Rothschild, qui avait fini par les vaincre. Or Zola avait tous les moyens d'enquêter sur ce duel de titans : l'un de ses proches, le romancier Ernest Feydeau, auteur de *Fanny*, avait été employé des Pereire et avait tiré de cette expérience non seulement une pièce de théâtre², mais aussi et surtout des *Mémoires d'un coulisier* (1873), que Zola a lus.

Même s'il ne retient pas les détails de l'affaire du Crédit mobilier pour construire son intrigue, le roman doit

1. Voir le Dossier, p. 503 sq. 2. Ernest Feydeau, *Un coup de Bourse*, étude dramatique en cinq actes, Michel Lévy frères, 1868.

de toute évidence sa structure antagonique à la geste des Pereire. À Saccard, directeur de la Banque universelle, qui finance des projets industriels par appel à souscription publique, le récit oppose Gundermann, banquier juif très nettement inspiré de Rothschild, qui trône sur son invincible « milliard » (p. 321). Le roman de Zola met ainsi en scène l'opposition de deux « principes financiers », comme l'écrivait Ernest Feydeau, l'un aventureux et virtuel, l'autre patrimonial et raisonnable. Du reste, les petits romans de mœurs financières écrits avant *L'Argent* ont souvent exploité le motif de la bataille de Bourse, usant de comparaisons napoléoniennes que l'on trouve aussi sous la plume du romancier naturaliste. Ce schéma d'intrigue est donc bien éprouvé, et fort approprié pour trousseur ce que Zola appelle, dans le dossier préparatoire du roman, un « drame de Bourse ».

C'est sur un événement financier postérieur au second Empire que s'est finalement concentré le romancier : le krach de l'Union générale en 1882 – événement curieux pour un observateur d'aujourd'hui, car profondément inscrit dans le contexte idéologique des deux premières décennies de la III^e République. L'Union générale, banque relancée en mai 1878 et présidée par l'ingénieur Eugène Bontoux, s'était donné pour vocation de combattre l'influence de la finance juive en matière de financement de l'industrie et des chemins de fer, non seulement en France mais aussi en Autriche. Dans cette perspective, Bontoux en avait appelé à un actionnariat composé de monarchistes, de catholiques convaincus et même de membres du clergé, c'est-à-dire des franges les plus réactionnaires de la société. Ces groupes, qui avaient pu constater leur défaite politique dans les années 1877-1879, avec la chute de Mac-Mahon et l'établissement d'une majorité républicaine au Sénat et à la Chambre, pouvaient trouver dans l'Union générale un nouvel étendard. Sous l'impulsion de son président et de son directeur, Feder, la banque s'était lancée dans une ambitieuse politique de développement, qui s'était traduite par trois

augmentations de capital en deux ans et demi. Ces augmentations, cependant, étaient frauduleuses, Bontoux dissimulant que le capital n'avait pas été intégralement souscrit. Dans la bulle spéculative qui s'était constituée peu à peu sur l'ensemble du marché, l'Union générale apparut fin 1881 comme l'un des établissements dont les cours étaient les plus évidemment forcés. Il suffit de parcourir les bulletins boursiers de l'époque¹ pour percevoir le scepticisme qui régnait à l'endroit de la « Timbale », nom satirique qu'on donnait alors à cette entreprise catholique de financement de l'industrie et, accessoirement, de constitution d'un trésor pour le pape spolié par les progrès de l'unité italienne. La chute des cours fut bientôt vertigineuse, et Bontoux comme Feder furent condamnés. De là à se considérer comme le bouc émissaire de la crise générale, la cible du ministère Gambetta ou encore la victime de la banque juive, il n'y avait qu'un pas, que Bontoux franchit en publiant *L'Union générale, sa vie, sa mort, son programme* (1888), ouvrage scrupuleusement lu par Zola lorsqu'il était en train de préparer son roman. Un peu plus tard, Eugène Bontoux devait se rallier à Édouard Drumont, agitateur antisémite des années 1880 puis du temps de l'affaire Dreyfus, et à ce titre futur adversaire de Zola.

L'affaire de l'Union générale, même si elle participe d'un contexte économique de crise qui n'est pas celui de la fin de l'Empire, intéresse Zola. D'abord, l'idée d'une banque catholique se coule parfaitement dans le contexte politique et diplomatique des années 1864-1867 que le romancier veut évoquer, dans la mesure où cette période est marquée par l'opposition des cléricaux français à la politique italienne de Napoléon III². Ensuite, la scansion

1. Voir dans le *Gil Blas* la rubrique « Les coulisses de la finance », par Don Caprice (Bernard), en particulier les 15 et 22 janvier 1882 et les 5, 12 et 13 février, où le chroniqueur est très en verve. 2. Ces points seront abordés en détail dans l'appareil de notes du roman.

même des augmentations de capital fomentées par Bontoux, jusqu'à la débâcle finale, fournit une véritable « carcasse » au romancier, comme on dit en langage de théâtre : il ne lui reste plus qu'à greffer, sur les trois étapes comptables de l'expansion de cette banque, une évocation de la fièvre qu'elle entretient conjointement à la Bourse, pour tenir là un excellent drame financier. L'affaire de l'Union générale donne en outre à Zola l'idée d'une banque bicéphale : chez Saccard, directeur sans scrupule de la Banque universelle, et Hamelin, ingénieur honnête nommé président de la banque, se distribuent et se mêlent les traits de Bontoux et de Feder.

Toutefois, cela ne suffit pas encore à faire un roman. « L'action, ce n'est pas ce qui m'inquiète, déclare en effet Zola en avril 1890, ni même les personnages¹. » Et d'ajouter : « C'est le cadre que je ne vois pas encore. » Qu'entend Zola par *cadre*² ? Si le mot peut désigner non seulement l'extension sociologique et topographique du milieu décrit, mais aussi, plus abstraitement, le cadrage philosophique de l'ouvrage, peut-être faut-il mettre en évidence une autre qualité de l'affaire de l'Union générale pour un romancier en quête de matière. Dans son dossier préparatoire, Zola revient quatre fois sur l'idée que Bontoux avait un « portefeuille plein de projets ». Il en tirera l'idée que Hamelin et sa sœur Caroline suspendent dans une pièce de leur appartement, le « cabinet aux épures » (p. 101), des plans et aquarelles représentant les projets industriels de l'ingénieur et les lieux de la côte méditerranéenne où les développer. Telle est peut-être l'origine du discours de *L'Argent* sur la nature abstraite, projetée, rêveuse enfin, de la spéculation. Que les augmentations de capital de Bontoux aient été factices, le cours de Bourse gonflé et les projets si abondants

1. Entretien avec M. Fenouil, art. cité. 2. Il s'agit d'un des termes les plus importants et les plus imprécis de son métalangage personnel. Voir sur ces questions Philippe Hamon (dir.), *Le Signe et la consigne. Essai sur la genèse de l'œuvre en régime naturaliste*, Genève, Droz, 2009.

exprime en effet une seule et même qualité de l'affaire de l'Union générale par rapport à l'affaire Mirès et à la chute du Crédit mobilier : son merveilleux rapport à la fiction, censément séduisant pour un romancier sûr de ses propres pouvoirs.

LITTÉRATURE DE L'ARGENT ET LITTÉRATURE BOURSIÈRE

Écrire sur l'argent, en 1890, est une gageure ; écrire un roman intitulé *L'Argent* est peut-être même une énormité. Qui n'a pas écrit sur l'argent au XIX^e siècle ? Il suffit d'empoigner les différents tomes du *Catalogue général de la librairie française* d'Otto Lorenz pour comprendre qu'il est impossible d'inventorier tous les titres de fiction évoquant l'argent à l'époque. « L'argent, l'argent, déplo-rait Sainte-Beuve en 1843, on ne saurait dire combien il est vraiment le nerf et le dieu de la littérature aujourd'hui¹. » Et Théophile Gautier, déclarant cinq ans plus tard « n'être pas assez fort calculateur pour suivre l'intrigue de certaines pièces et de certains romans », éreintait le vaudevilliste Scribe, dont le « mobile dramatique est l'argent », en s'en prenant du même coup à son public :

Ces sentiments commerciaux, exprimés en prose assortie, doivent faire et font réellement le charme d'une société avant tout industrielle, pour qui la probité se résout dans l'exactitude aux échéances, et dont la rêverie est de gagner le plus d'argent possible dans le plus bref délai².

1. Sainte-Beuve, « Quelques vérités sur la situation en littérature », *Revue des Deux Mondes*, 1843, repris dans les *Portraits contemporains*, vol. 2. 2. Théophile Gautier, critique de *Oscar, ou Le mari qui trompe sa femme*, de Scribe, *La Presse*, 27 avril 1842, in *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, t. II [Leipzig, 1858-1859], Genève, Slatkine, 1968, p. 235.

L'argent est le sujet théâtral et romanesque du XIX^e siècle puisque c'est lui, depuis la fin de la société d'ordres, qui préside à « la transfusion sociale des espèces inférieures dans la haute sphère », comme l'écrivait Balzac dans l'avant-propos de *La Comédie humaine* (1842). C'est par lui que « l'épicier devient certainement pair de France, et le noble descend parfois au dernier rang social¹ ». L'homme n'est pas nécessairement dépravé par la société, estime Balzac, mais « l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais² ». Charge au roman d'enregistrer les trajectoires des contemporains, de les chiffrer aux mille livres de rente près, de retourner les cartes pour dire combien ont les Grandet, de dessiner enfin le grand diagramme du bouleversement social post-révolutionnaire. Or le roman balzacien a déjà tout dit de l'enrichissement des Rastignac ou de la ruine des Goriot ; il a chiffré le passif de César Birotteau³ et le prix des passions de Hulot (*La Cousine Bette*, 1846). Et Zola concluait lui-même : « Balzac, acteur du drame de l'argent, a dégagé de l'argent tout le pathétique terrible qu'il contient à notre époque⁴. » Entre-temps, les banquiers d'Honoré Daumier se sont partout répandus : sous leur meilleur jour dans *Lucien Leuwen* (1836) de Stendhal, sous leur pire aspect dans *Le Comte de Monte-Cristo* (1844-1846) de Dumas. Et même quand ils ne sont plus de la partie, le roman parvient encore à faire d'un arriéré de tailleur le motif du suicide d'une Emma Bovary. L'argent est partout, dans la littérature élitaires comme dans le roman populaire, sur la scène des théâtres comme au rez-de-chaussée des journaux.

1. Avant-propos de *La Comédie humaine*, in *Balzac. Écrits sur le roman*, anthologie par Stéphane Vachon, Le Livre de Poche, 2000, p. 282. 2. *Ibid.*, p. 290. 3. Voir le Dossier, p. 506 et 523-524. 4. Entendons par là aussi bien la monarchie de Juillet du roman balzacien que le second Empire des *Rougon-Macquart* et la III^e République de Panamá. Émile Zola, chapitre « Balzac », section VI, in *Les Romanciers naturalistes* (1881), éd. Henri Mitterand, Tchou/Cercle du livre précieux, 1968, p. 56.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000272.N001
Dépôt légal : mai 2009

Extrait de la publication

Zola L'Argent

Zola
L'Argent



Pénétrer la Bourse, cette «caverne mystérieuse et béante, où se passent des choses auxquelles personne ne comprend rien» : tel est l'un des buts que se donne Zola en écrivant *L'Argent* (1891). Spéculation, fraude, liquidation, krach : l'épopée de la Banque universelle fondée par Saccard pourrait être l'histoire d'une grosse machine lente

à s'ébranler puis formidable dans sa destruction, conduite par un poète du million qui la chauffe jusqu'à la faire éclater. Mais ici, l'argent ne se résume pas à la folie du gain. Du jeune Sigismond, disciple de Marx, à la princesse d'Orviedo, figure de la charité, le romancier esquisse une multitude de rapports à l'argent. Et fait apparaître celui-ci, au bout du compte, comme une incroyable force de vie : «Je ne suis pas de ceux qui déblatèrent contre l'argent, écrivait Zola. Je pars du principe que l'argent bien employé est profitable à l'humanité tout entière.»

L'argent dans *Les Rougon-Macquart*
La réception de *L'Argent* au XIX^e siècle
La Bourse dans la littérature du XIX^e siècle
L'économie française de 1850 à 1914

Présentation, notes, dossier, lexique des termes financiers,
chronologie et bibliographie par Christophe Reffait

Prix France : 6,50 €

ISBN : 978-2-0812-2473-5



9 782081 224735

editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion

Extrait de la publication
Flammarion